

Jean-Gabriel GANASCIA, *Voir et pouvoir : qui nous surveille ?*, Paris, Éd. du Pommier, 2009, 255 p.

Par Frédéric OCQUETEAU

Voilà un essai décapant, propre à bousculer quelques-uns de nos blocages mentaux et peut-être paresse intellectuelles sur nos approches du contrôle et de la discipline en gésine dans nos sociétés du XXI^e siècle. En effet, depuis plus de trente ans, une vulgate enracinée au sujet de la métaphore du *Panopticon* (souvent mêlée à celle du *Big Brother* d'Orwell) inhibe la pensée.

Il est pourtant nécessaire de réexaminer de fond en comble le fonctionnement réel des institutions (ou organismes) qui incarneraient au mieux les formes du « contrôle social » actuel, au-delà des longs conditionnements historiques de l'école, de l'usine ou de la prison, même s'il ne fait pas grand doute que les effets de ces derniers se font encore sentir. Car nul ne peut plus imaginer

que de nouvelles pratiques de contrôle, de surveillance et de contrainte, plus insidieuses encore que celles-là, se sont fait jour. Il faut bien en nommer les supports institutionnels pour pouvoir en scruter les pratiques, car comme l'a fort bien remarqué Luc Boltanski, il y a toujours des « *êtres sans corps à qui est déléguée la tâche de dire ce qu'il en est de ce qui est* »².

Quelles sont les modalités majeures de la disciplinarisation sociale d'aujourd'hui ? Quels en sont les effets réels dans le monde de l'économie globalisée et virtualisée ? Jean-Gabriel Ganascia, professeur de philosophie à l'Université Pierre et Marie Curie (Paris VI), spécialiste reconnu de l'intelligence artificielle et des modélisations cognitives, fait pénétrer le lecteur au cœur de cette interrogation. Il mobilise pour ce faire, les thèses du philosophe italien Luciano Floridi au sujet de *l'infosphère*, cette sphère imaginaire enveloppant notre planète parcourue d'incessants flux d'informations où se côtoient désormais humains et organismes informationnels (« orins »), des espèces appartenant communément à la *biosphère* et à la *logosphère*.

Pour penser la nature actuelle du *contrôle social* de cette infosphère, l'auteur propose une métaphore alternative à celle que Michel Foucault avait empruntée à Bentham : le *Catopticon*. Ce terme est un néologisme de l'auteur. Il associe les termes « miroir » et « bas » : un regard venu d'en bas, (c'est-à-dire en position inférieure) par effet d'un miroir principal reflétant la réalité par en dessous ; par extension, il s'agit d'un regard d'en dessous, par opposition au regard de toute autorité en surplomb. Le *Catopticon* se présente comme un anti-Panopticon, et se justifie par le postulat suivant : au vu de l'extension indéfinie de la sphère privée, le rêve d'une communication parfaite et de transparence totale entre les êtres serait en passe de devenir l'horizon de notre terre plate³, « la tour centrale » ne servant plus à rien. De fait, elle serait remplacée par des pratiques généralisées de *sous-veillance* étendues à la planète entière, ce phénomène ayant été engendré par trois causes décisives : toutes les communications sont affectées par la supraconductivité informationnelle ; l'apparition de multiples agents conversationnels tels que les robots bavards et des outils de gestion des identités multiples a provoqué une extension virtuelle de soi-même ; et les *inforgs* (ou *orins*) se sont mis à proliférer.

À la manière de Thomas More, l'auteur considère le *Catopticon* comme l'utopie de notre temps. Il en décrit la figure comme un projet de société idéal, un

2. Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009, p. 117.

3. Il s'agit d'un emprunt à Thomas Friedman, *Le monde est plat*, Paris, Perrin, 2010.

espace ouvert, universel, invitant à une possible communication de chacun avec tous, sur un pied d'égalité. Ce projet annonce une parfaite transparence par le biais d'un état *d'équi-veillance* issu des regards mutuels en équilibre social. Mais à la différence de Thomas More cependant, le *Catopticon* évoquerait une utopie paradoxale, puisque la réalité tangible et déjà réalisée de l'univers virtuel est une utopie ne relevant pas de l'uchronie, l'intemporel traversant désormais le temps présent (p. 176).

La formation philosophique et scientifique de l'auteur le conduit à écrire des pages vertigineuses sur la consistance ontologique des *orins*, des robots et autres zombies. Il se prononce en effet sur la question de leur ontologisation, montrant que, pour accéder au stade d'humain, l'androïde doit être doté de trois consciences : une *conscience environnementale* (les machines l'auraient déjà), une *conscience phénoménologique* (de même en irait-il pour les zombies), mais surtout d'une *conscience réfléchie*, dont il serait encore dépourvu, mais peut-être pas pour longtemps. Un détour par les réflexions de Bruno Latour, ignorées dans cet ouvrage, avec lesquelles Ganascia entre pourtant en résonance troublante, aurait sans doute permis à l'auteur d'explorer plus à fond la question des conséquences des assemblages humains et des androïdes, plutôt que celle de l'ontologisation de ces derniers, avec laquelle le socio-criminologue reste moins à l'aise.

L'auteur se livre par ailleurs à quelques incursions socio-politiques à l'égard des mécanismes capables de différer la bonne marche de l'humanité vers cette utopie radieuse. Ganascia recense un certain nombre d'obstacles économiques et cognitifs mettant à mal l'extension indéfinie du *Grand Catopticon*. Les États étant devenus impuissants à réguler les mécanismes de l'économie mondiale (en dépit d'exceptions verrouillées, telles la Corée du Nord, figures condamnées, aux yeux de l'auteur), ce qui fait souci est ailleurs et se situe plutôt au sein des puissants outils de différenciation, de distinction et dans les nouveaux pouvoirs de la « nouvelle économie de l'attention » que secrètent incessamment moteurs de recherche, votes électroniques et autres systèmes de construction des réputations.

Voilà bien les véritables dangers de la *sous-veillance* généralisée. Ce sont principalement la perte de l'anonymat (la gestion des identités multiples implique un enregistrement continu de sa propre vie), celle du principe de gratuité (dans la société civile), et toutes les inégalités suscitées par les frustrations liées à l'apparition de nouveaux pouvoirs et de petits Léviathan.

Sans jamais mobiliser la rhétorique de l'Apocalypse, mais bien au contraire, en mesurant chacun de ses propos, J.-C. Ganascia concède aux résistants à cette utopie, le *droit* de conduire une réflexion sur leurs propres pare-feux,

c'est-à-dire d'opposer au *Catopticon* une pratique du secret et de l'opacité, laquelle implique le volontarisme du silence, du secret et du mensonge bien compris, mais surtout une pratique de la déconnexion et du débranchement.

Foucault avait dépeint une machinerie où le surveillant pouvait s'absenter sans que la possibilité de son regard puisse jamais s'évanouir à la conscience des surveillés. À l'heure du *Catopticon*, on ne voit guère d'autres possibilités que de s'absenter volontairement de l'emprise de la sous-veillance généralisée. Mais il ne semble pas à Jean-Gabriel Ganascia que des résistances à ce sujet puissent faire partie d'un *devoir* de l'humanité.

Frédéric OCQUETEAU

CNRS/CERSA

frederic.ocqueteau@cersa.cnrs.fr